

sacrés brisés et fondus, le temple, déshonoré par tant de sacrilèges, renversé de fond en comble. Pendant le mois qu'ils tinrent garnison en cet endroit, la haine de ces nouveaux Vandales s'en prit aux colonnes et aux murailles. Les maisons canoniales furent détruites, le cloître jeté à terre, il ne resta pas de l'église pierre sur pierre ; la plupart des habitants prirent la fuite, et ceux qui restèrent, furent contraints de travailler de leurs mains à la démolition de leurs propres demeures. Les calvinistes firent une solitude de ce bourg jadis si riche et si animé : c'était pour eux l'unique moyen de règne et de domination, la marque de la victoire (1). On ne retrouve des exemples d'une aussi profonde désolation qu'en remontant jusqu'aux invasions du quatrième siècle. Encore les Huns et les Goths se montrèrent-ils parfois plus humains que les soldats d'une réforme qui nous menait à la barbarie.

Quel spectacle s'offrit aux Chanoines à leur retour sur la colline si cruellement dévastée ! Quelles furent leur stupeur et leur tristesse en face de tant de ruines amoncelées ! Sans ressources comment pourront-ils relever le temple et ses autels ? Ils n'ont point d'abri pour eux-mêmes et ils ne savent où trouver un asile pour la religion et son culte. Le couvent des Pères Minimes leur sembla propice, et après en avoir obtenu la permission du lieutenant du roi, ils en firent le refuge de leur détresse. L'humble bâtiment avait été, on ne sait comment, épargné par les démolisseurs. Pressés d'arriver où les poussaient la convoitise et la haine, ils avaient passé

---

(1) « Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. » *Corn. Taciti Vita Agricolaë*. Cp. 30.